

TALENTS D'ALLIER

PALAIS DU LUXEMBOURG
Mardi 22 juin 2004

Sous la présidence de

M. Gérard DÉRIOT
Sénateur de l'Allier
Président du Conseil Général

et de

M. Bernard BARRAUX
Sénateur de l'Allier
Conseiller général

Sous le haut patronage de
M. Christian PONCELET
Président du Sénat
Membre de l'Institut

DISCOURS DE M. JEAN CLUZEL

Répondant à l'aimable invitation du Conseil général de l'Allier, nous rendons en ce jour hommage à deux des principaux TALENTS d'un beau département aux grandes ambitions culturelles.

Talents ! On reconnaît bien dans ce mot la modestie bourbonnaise. Mais elle ne saurait cacher le génie d'un Emile Guillaumin le *premier paysan-écrivain* de la littérature française ; ni d'un Emile Mâle le *premier à avoir décrypté le sens des vitraux et des sculptures des cathédrales*.

A la vérité, ils furent l'un et l'autre hommes de talent et hommes de génie, artistes accomplis puisque, selon Paul Valéry : « *Si talent sans génie est peu de chose, le génie sans talent n'est rien.* »

Oui, il faut leur rendre hommage.

Et d'abord les connaître ; dire pourquoi et comment ils ont vécu ; dire pourquoi et comment ils ont écrit ; dire pourquoi et comment leurs œuvres nous sont toujours présentes ; dire pourquoi et comment il nous faut continuer à transmettre leurs messages.

C'est ainsi que la chaîne Arte en donnait un exemple lors d'une émission le samedi 12 juin. Celle-ci était consacrée à Stradivarius qui, il y a près de trois siècles, a fabriqué plus d'un millier d'exceptionnels violons,

dont près de la moitié ravissent encore les artistes et les mélomanes. De l'exposé du présentateur on pouvait retenir que « **chaque génie était unique.** » Il en est ainsi d'Emile Guillaumin et d'Emile Mâle, qui, comme Stradivarius, ont atteint à l'universel.

*
* *

Emile Guillaumin (1873-1951) : Sage et prophète

La famille d'Emile Guillaumin n'était pas riche ; mais on y était travailleur, économe, ordonné. Tout cela n'allait pas sans une certaine rigueur. Si le jeune Emile ne manqua jamais de rien et connut même les attentions de sa grand-mère –beurre et lait dans sa soupe, pain blanc ramené de la ville- il ne fut pas un enfant gâté. A la veillée, son grand-père lui apprit à reconnaître les lettres et, plus tard, lorsqu'il eut atteint sa septième année, il entra à l'école communale, parcourant à pied matin et soir, comme le faisaient alors tant de petits campagnards, les trois kilomètres qui l'en séparaient.

Il se révéla vite un élève remarquablement doué, sérieux, appliqué, intelligent. Il aimait l'orthographe et la grammaire : « **sans elles, on ne peut écrire** » aimait-il à dire. Il fut premier à l'examen final de catéchisme et premier du canton au certificat d'études. « **Toi**, lui dit l'instituteur, **tu pourrais faire ton chemin, si tes parents pouvaient te pousser** ». Les parents ne sont pas contre. Ni pour, d'ailleurs ; ils hésitent. Et c'est l'enfant, lui seul, qui va trancher. Né paysan, il sera paysan ! Tout simplement par fidélité au monde paysan.

Dès son enfance, le jeune Emile a deux ambitions qu'il entend réaliser ensemble. D'une part, il apprend le métier ; et ce n'est pas du premier coup que l'on trace droit son sillon : « **mais**, écrira-t-il, **jamais chevalier pendant l'adoubement n'éprouva autant d'orgueil que le jour où je fus sacré laboureur.** » D'autre part, il ne veut pas oublier sa passion de l'étude. Le jour, il cultive la terre, soigne les bêtes ; le soir, pour « **apprendre à observer et à penser** », il lit tout ce qui lui tombe sous la main : les ouvrages de la bibliothèque scolaire, celle aussi créée par les républicains d'Ygrande. Il parvient même, avec ses économies, à s'abonner à l'une des plus célèbres revues littéraires de son temps : **Les Annales**.

Mais il n'est pas compris des autres paysans. Lui qui a voulu rester parmi les siens et se cultiver pour mieux les comprendre et les servir, voilà que sa culture l'éloigne d'eux. On trouve qu'il n'est « **pas comme les autres** ». Lui-même s'interroge sur la valeur de son « **ruisselet littéraire** », comme il l'appelle. Mais c'est cette angoisse d'être incompris qui lui fait découvrir sa vérité : « **consacrer sa plume au peuple** ». C'est-à-dire à son prochain le plus proche, le **peuple paysan bourbonnais**.

C'est en 1904, chez Stock, que paraît le maître livre grâce auquel Emile Guillaumin sera bientôt connu du monde entier : *La vie d'un simple*. Ce roman conte la vie de Tiennon, métayer bourbonnais, né en 1823. La langue est belle et claire. L'histoire ne comporte ni rebondissements, ni péripéties dramatiques ; mais elle est pleine d'enseignements, et surtout elle est vraie ; le lecteur le sent de suite.

Octave Mirbeau, qui fit connaître cet ouvrage à Daniel Halévy, disait : *«Voilà un livre qui me rend optimiste»*. Halévy fut d'autant plus étonné de cet éloge qu'il connaissait Mirbeau comme un critique particulièrement intransigeant *«d'âpreté même»* et dont la parole *«coulait comme un flot acide»*. Il eut donc le désir de lire le livre puis aussitôt de dire son enthousiasme : *«La Vie d'un simple raconte la vie rurale sans la déformer, ni l'embellir, il la montre dans sa rudesse, sa grandeur régulière, inexorable comme le cours des saisons auxquelles elle est liée. (...) Les dos sont courbés, mais l'appui est solide. Entre l'homme et la terre un contrat sévère s'est formé.»* (...) *La valeur du livre de Guillaumin est plus grande encore ; l'homme de la terre est partout pareil à lui-même : en France, en Italie, en Allemagne, en Russie. Le livre, l'œuvre, la pensée d'Emile Guillaumin témoignent pour une humanité terrienne condamnée au mutisme par les conditions mêmes de son labeur. (...) Guillaumin a parlé pour un peuple, qui lui doit de ne pas l'oublier»*.

En effet, les sept romans de Guillaumin et la foule de ses écrits constituent un véritable plaidoyer pour la paysannerie. Il la décrit avec réalisme et sans manichéisme, parce que, paysan d'Ygrande, il la connaît, parce qu'il vit lui-même ce qu'il appellera *«cette lamentable odyssée de misère»*. Il sait que la ferme, ce n'est pas le hameau de Marie-Antoinette à Versailles, mais la boue et le purin ; pire encore, c'est la routine qui vous engluie et vous asservit. Sa conception de l'action syndicale est celle d'un homme qui a les pieds dans la terre. Elle se manifestera sans relâche dans les bulletins du *Travailleur rural*. Dès le premier numéro de ce périodique, il indique son objectif : *«il (le bulletin) s'efforcera de vous faire pénétrer la cause des maux dont vous souffrez, de vous dire vos droits et vos devoirs, d'augmenter vos connaissances, d'élargir votre horizon»*. Dans le n°3, il demande aux syndicalistes d'être *«soucieux de leurs devoirs»* en *«hommes de conduite irréprochable, francs, consciencieux, loyaux, déterminés à s'instruire»*.

Montrer par le menu qu'il faut ouvrir les voies du changement, telle est l'ambition de Guillaumin. Il soutient la coopération et le mutualisme naissants, tout en participant aux activités de la Fédération des travailleurs de la Terre. Mais, ce faisant, il se heurte à toutes les pesanteurs et à toutes les résistances : en décembre 1911, *Le Travailleur rural* publiera son dernier numéro !

1914 arrive. Le réserviste Emile Guillaumin part faire «son devoir» ; mais il mesure, lui, ce qu'il en coûtera aux paysans, à la terre de France. Au moment de la victoire, il a toujours la tête froide : *«Pas tant de fla-fla de fête ! N'avons-nous pas trop de morts qui s'opposent à la joie, et*

trop de problèmes à régler ?». «Nous ne sommes pas arrivés à faire régner la justice dans le monde. Les grands mots, c'est la façade, il y a trop, derrière, d'égoïsme et de malpropreté, d'inconscience et de sottise». Toujours un salubre bon sens au service d'un souci obstiné de l'homme !

La guerre finie, il est revenu à son champ, mais aussi à sa plume ; il devient journaliste afin de mieux batailler et de mieux servir encore. Entre 1914 et 1940, il écrit plus de 900 articles tout en entretenant une abondante correspondance. On venait le voir de très loin. Mais le sage d'Ygrande fut sans doute plus connu et apprécié à l'étranger et à Paris que dans son Bourbonnais et son village, où sa vie modeste ne correspondait pas à l'idée que l'on s'y faisait d'un *écrivain célèbre*.

De Guillaumin, on peut dire qu'il fut un précurseur qui se sentait investi d'une mission. Sincèrement idéaliste, il voulait communiquer autour de lui son enthousiasme pour susciter des vocations de militants afin d'améliorer le sort des hommes. Il n'avait ni doctrine, ni système. Il avait seulement une profonde et instinctive pitié pour tous ceux qui souffraient ; cette pitié n'était pas sentimentaliste, mais se traduisait dans une réaction de révolte contre l'injustice. C'était suffisant pour inspirer son intelligence, animer sa plume, porter sa volonté à ce combat qu'il a mené sans illusion, mais sans faiblesse jusqu'à la fin de sa vie. Cet idéalisme n'allait pas, chez lui, sans un réalisme avisé, c'est-à-dire sans la conviction que, pour améliorer la condition des hommes, il fallait sans cesse payer de sa personne et changer les attitudes intérieures pour pouvoir changer les choses : ***«le vrai idéalisme agissant, écrivait-il dans son livre "A tous vents sur la Glèbe", c'est de créer du mieux dans son humble sphère, en élargissant toujours plus le rayon d'action. Que les apôtres obscurs et tenaces se multiplient, le mieux gagnera de proche en proche jusqu'aux sommets».*** Ainsi parlait le Sage d'Ygrande qui vécut comme il conseillait aux autres de vivre.

Que l'on me permette, en ce jour :

- d'abord de rappeler que **Claude Contamine** alors Président de France 3 à la fin des années 70, avait accédé à notre demande de faire tourner un téléfilm tiré d'un roman d'Emile Guillaumin. Ce fut « ***Maria Vaureil*** », expression cinématographique de ***Près du Sol***, roman particulièrement tragique et trop peu connu ;
- ensuite de faire mémoire de **Daniel Halévy** et de ses fameuses « ***Visites aux paysans du Centre*** ».

Ayant été élu à l'Académie des Sciences Morales et Politiques le 13 juin 1949, Daniel Halévy l'annonça le lendemain par courrier à Emile Guillaumin.

C'est un premier clin d'œil à Christian Poncelet, membre de cette Académie depuis janvier 2003.

Deuxième clin d'œil au Président du Sénat, c'est par Marcel Plaisant, Sénateur du Cher, qu'Halévy entendit pour la première fois parler d'Emile Guillaumin.

Troisième clin d'œil, toujours au Président du Sénat : Daniel Halévy avait appris que notre Emile Guillaumin avait été Maire d'Ygrande, maire nommé -c'était après 1940- puis qu'il avait démissionné de cette fonction après avoir « *gouverné Ygrande sans se faire d'ennemis.* »

Habile pourrait-on penser ?

« *Non pas habile,* conclut Daniel Halévy ; *il a été Maire comme Marc Aurèle a été empereur.* »

Ses enfants Suzanne et Jean d'abord, puis tous les siens, ont veillé et veillent à ce que chacune et chacun se souvienne de ce que la paysannerie doit à ce grand Bourbonnais.

*
* *

Emile Mâle (1862-1954) : l'homme des cathédrales

Emile Mâle est un enfant de Commentry, où il naquit en juin 1862. A la vérité, comme Emile Guillaumin, c'est un enfant de la campagne, puisqu'il passa ses jeunes années au petit village de Monthieux, près de Saint-Etienne, où son père était Ingénieur des Mines. Mais il n'avait d'yeux que pour « *les grands champs de blé sur la colline* », les prairies, les vieilles fermes du Forez, des paysages qui exaltaient son âme d'enfant.

En 1883, il entra à l'Ecole Normale supérieure et le professorat lui apparut comme sa carrière naturelle.

Par quelles secrètes affinités, par quels cheminements, Emile Mâle fut-il conduit à se consacrer à l'histoire de nos églises ? Amoureux de toute beauté, voici qu'une révélation fixa tout à coup son destin. « *Au sortir de la Rue d'Ulm, écrit-il, je fis un rapide voyage à Florence, qui fut un éblouissement. Il faut croire qu'il y avait entre ma nature et le Moyen Age une harmonie préétablie, car ce qui m'enchantait à Florence, ce fut moins la charmante Renaissance italienne du XV^e siècle que les grands monuments contemporains de Dante et les fresques de Giotto. Il me semblait que je me découvrais moi-même et j'eus le pressentiment de ce qu'allait être ma vie.* »

Lorsqu'il évoquera, bien des années plus tard, le souvenir de cet éblouissement, il sentira toujours en lui l'émotion des premières heures de

sa vocation : « ***il faut, dira-t-il, qu'à un certain moment de sa vie, chaque homme soit un Christophe Colomb et découvre son Nouveau Monde.*** »

Pour lui, toute œuvre d'art était devenu un signe que la patience du chercheur devait permettre d'interpréter. Le secret de la cathédrale, de ses voûtes, de ses colonnes, de ses vitraux, de ses statues, tout pouvait s'élucider pour qui voulait remonter à l'idée de sa création. Cet esprit unique dans le foisonnement de ses expressions et qui donne forme à l'œuvre entière, c'est ce qu'il fallait retrouver pour l'expliquer aux hommes de son époque. Émile Mâle s'est donc mis à la recherche de l'esprit ordonnateur des cathédrales du XIII^e siècle.

Il avait trouvé sa voie et devait la suivre avec une persévérance qui force l'admiration. Ce siècle représentait à ses yeux un point de perfection où l'art chrétien avait le mieux exprimé un véritable moment d'équilibre humain, artistique et spirituel. Car, pour lui, l'église du XIII^e siècle est une Somme ; elle est le miroir de la nature, de la science, de la morale et de l'histoire.

Après des années et des années de travail, il pouvait écrire dans l'une de ses préfaces : « ***Les monuments nous ont appris encore plus de choses que les livres et nous avons vu et revu tous ceux dont nous parlons.*** » En effet, le jeune savant, infatigable voyageur, a parcouru la France, carnet en main ; il observe, note, réfléchit et son talent de dessinateur vient en aide à sa mémoire puisque ses notes sont aussi des croquis.

« ***Il faut, nous dit-il encore, que l'œuvre d'art soit associée aux horizons d'une province, à ses bois, à ses eaux, à l'odeur de ses fougères et de ses prés.*** » Et l'historien, humant le parfum du terroir a poursuivi sa course en étudiant pour comprendre toute la signification, tout le sens du travail des architectes, des artistes mais aussi des humbles travailleurs qui, ensemble, construisirent ces cathédrales.

À ses yeux, toute figuration était en même temps symbole. C'est que, pour lui, l'artiste du XIII^e siècle aimait la nature pour elle-même et d'un amour si vif « ***qu'il contemplait avec adoration le moindre brin d'herbe*** ». Le ciseleur de pierre est encore tout proche de la terre et de ses travaux ; le calendrier de l'Église ignore les allégories des saisons ; l'Été n'est point une gracieuse déesse, c'est un rude moissonneur qui peine à la tâche. Le travail manuel n'est pas le seul glorifié : la cathédrale est aussi le miroir de la science connue à cette époque.

Et voici qu'il nous a présenté le dernier chapitre, le plus vaste et le plus riche d'enseignements : l'Histoire universelle que nous content les hommes des cathédrales du XIII^e siècle est un grand drame en trois actes : l'Ancien Testament montre l'humanité dans l'attente de la Loi que lui annoncent les Prophètes ; l'Évangile révèle la Loi Vivante ; la Vie des Saints expose comment l'homme a su faire effort pour se conformer à la Loi. Telles sont les clés de tant de scènes mystérieuses.

Ce XIII^e siècle n'était pas celui d'une opposition entre la foi et la raison : philosophie et théologie se confondaient, et l'art chrétien de cette époque parlait autant à l'intelligence qu'au cœur. Si nous sommes accoutumés aujourd'hui à un art qui veut éveiller l'âme en secouant les instincts, les sculpteurs et les verriers de Chartres s'adressaient à l'homme tout entier.

Il est vrai que l'analyse méthodique du savant était vivifiée et comme éclairée par une sensibilité de poète. Sous nos yeux, la cathédrale gothique, ressuscitée, pouvait émerger enfin des brouillards romantiques. C'est ainsi que, grâce à Émile Mâle devait disparaître la légende d'un art sorti tout brut d'un peuple ignorant ; il avait compris que l'église gothique était l'œuvre des clercs qui en avaient conçu l'ordonnance et surveillé l'exécution.

Historien de l'art chrétien, il n'adhérait pas au christianisme pour l'amour de ses cathédrales, mais il aimait les cathédrales pour ce qu'il lisait dans la pureté hardie de leurs lignes et qu'il entendait à l'ombre recueillie de leurs nefs.

"Symbole de foi, écrivait-il, la cathédrale fut aussi un symbole d'amour. Tous y travaillèrent. Le peuple offrit ce qu'il avait : ses bras robustes. Il s'attela aux chars, porta les pierres sur ses épaules. Le bourgeois donna son argent, le baron sa terre, l'artiste son génie. Pendant plus de deux siècles, toutes les forces vives de la France collaborèrent : de là, la vie puissante qui rayonne de ces œuvres éternelles. Les morts mêmes s'associaient aux vivants : la cathédrale était pavée de pierres tombales ; les générations anciennes, les mains jointes sur leurs dalles funéraires, continuaient à prier dans la vieille église. En elle le passé et le présent s'unissaient en un même sentiment d'amour. Elle était la conscience de la cité. »

« Vous avez appelé à vous, disait-il encore dans son discours de réception à l'Académie française, un homme qui n'eut d'autre mérite que de parcourir la France avec passion, d'aller d'église en église, de monument en monument, tout en s'efforçant de comprendre ce qu'il voyait. »

L'émotion cependant ne pouvait suffire. La cathédrale, ***"cette arche qui accueille toute créature"***, c'était la somme du savoir humain de l'époque médiévale, c'était, en un prodigieux ensemble, le résumé de la pensée du monde chrétien telle que la concevait cet âge de croyants. Pour en parler avec sûreté, encore fallait-il un historien d'une grande valeur scientifique ; et d'abord d'une grande conscience professionnelle. Cette conscience, Mâle la possédait au plus haut degré : pour redécouvrir et surtout pour interpréter tout ce qui était représenté dans les cathédrales, c'est-à-dire la totalité d'une civilisation, il fallait que, dans tous ses détails, il pénétrât la technique d'innombrables métiers.

Telle fut la pensée géniale d'Émile Mâle, celle qui le situe en dehors et au-dessus des historiens d'art qui ont étudié les chefs-d'œuvre du moyen âge. Historien de la civilisation plus encore peut-être que de l'art, il occupe

dans l'histoire des idées une place que nul ne lui dispute. Il est au point de départ de toute une école, qui a voulu comprendre toujours plus profondément la cathédrale en ne se bornant pas à commenter des formes mais en cherchant à en scruter l'esprit.

A la mémoire de ce grand écrivain, de ce grand artiste, je veux associer sa fille Mademoiselle Gilberte Emile Mâle qui, fidèlement, avec une grande piété filiale nous aide à conserver présente l'œuvre magistrale de son Père.

*
* *

POUR UNE CULTURE BOURBONNAISE VIVANTE

Le Bourbonnais peut donc s'honorer d'avoir, dans les temps modernes, donné à la culture française deux très grands écrivains. Si aujourd'hui, nombreux sont ceux qui ont succombé à la passion d'écrire, le problème se pose de savoir comment les aider à se féliciter de leur choix de "vivre en Bourbonnais" et d'en animer la culture par leurs créations. La première chose à faire est certainement de les prendre en considération et de voir quelle tradition ils honorent en la renouvelant par des talents divers.

Dans un article consacré au centenaire d'Henri Pourrat, Jean Anglade observait que le Larousse considérait cet écrivain auvergnat comme "l'un des maîtres de la littérature régionale". Et Jean Anglade de contester : « *Voilà un mot que Pourrat n'aimait guère... Est-ce que toute littérature n'exige pas une toile de fond ? Corneille fait-il du régionalisme castillan en écrivant Le Cid et Flaubert du régionalisme normand dans Madame Bovary ? Et pourtant qui songe à traiter ces écrivains de régionalistes ? La qualité n'est pas plus régionaliste en littérature qu'elle ne l'est en sculpture, en musique, ou en peinture... Pourrat n'est pas régionaliste, il est universel. »*

Cette argumentation de Jean Anglade vaut aussi pour les écrivains bourbonnais d'aujourd'hui. On ne saurait les qualifier d'auteurs régionaux, même lorsqu'ils n'ont pas la dimension littéraire de tel ou tel de leurs illustres prédécesseurs. Si, la plupart du temps, ils portent l'empreinte de leur province (et qui le regretterait ?), ils n'en atteignent pas moins à l'universel en contant des histoires que tous peuvent comprendre et aimer parce que chacun y retrouve quelque chose de lui-même. Il n'empêche que, pour un écrivain qui veut se faire connaître et reconnaître, il est moins avantageux d'habiter les bords de l'Allier, de la Sioule, de la Besbre ou du Cher que la rive gauche de la Seine. La décentralisation est moins que jamais le mot d'ordre de la République des Lettres ! Il y a donc toujours à faire pour ceux qui veulent déployer leurs talents en continuant à vivre en Bourbonnais. Mais quoi au juste ?

Comment agir pour que ces écrivains soient connus à Paris aussi bien que dans leur province ? Comment attirer sur eux l'attention qu'ils méritent ? Et, d'abord, comment les faire se connaître entre eux, pour qu'ils se stimulent et s'inspirent les uns les autres, comme cela a toujours été le cas des écrivains et des artistes tout au long de l'histoire ? C'est pour apporter une réponse à ces questions qu'en mai 1983 avait été organisée, en cette même salle du Palais du Luxembourg, **la première biennale du livre et des écrivains bourbonnais.**

Ce fut une telle réussite qu'en décembre 1984 -il y aura bientôt vingt ans-le Conseil général de l'Allier avait, à l'unanimité, adopté une résolution permettant d'en officialiser l'institution.

En rendant un hommage mérité à celles et ceux qui maintiennent le goût et le rayonnement de la culture, chacun veut travailler dans le sillage d'un Émile Guillaumin et d'un Émile Mâle. Ils sont honorés ce jour au Sénat, symbole de la province française, où siègent celles et ceux qui apportent aux institutions républicaines les équilibres indispensables à toute démocratie. Et nous sommes heureux de vivre ensemble ce grand moment d'espoir ; alors que la culture a toujours pour mission de préserver notre liberté intérieure et de conserver fidèlement les empreintes d'une main d'homme et d'un esprit d'homme.